

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Pour une littérature post-qubécoise

*L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine* de Pierre Nepveu, Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 243 p.

Agnès Whitfield

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Whitfield, A. (1989). Compte rendu de [Pour une littérature post-qubécoise / *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine* de Pierre Nepveu, Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 243 p.] *Lettres québécoises*, (53), 45–45.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par Agnès Whitfield

# Pour une littérature post-qubécoise

**L'Écologie du réel, Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine** de Pierre Nepveu, Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 243 p.

«Que veut dire, aujourd'hui, l'expression : littérature *québécoise*?» (p. 13) Voici le point de départ de Pierre Nepveu dans cette collection d'essais écrits au cours des dix dernières années mais dont plusieurs sont publiés ici pour la première fois. Interrogeant les œuvres et les tendances littéraires au Québec, surtout dans les années soixante et soixante-dix, ces essais témoignent moins d'une évolution que d'un approfondissement des réflexions de Nepveu autour de deux pôles distincts mais reliés, la modernité et la question nationale.

C'est surtout la rencontre conflictuelle, ou faudrait-il parler plutôt de la non-rencontre, de ces deux champs, c'est-à-dire l'impossibilité d'une littérature nationale à l'ère du postmodernisme, qui hante l'auteur. Mais le titre laisse entrevoir déjà une solution au paradoxe, l'écologie désignant ici un champ de forces et d'énergie. Aussi s'agit-il de «repenser le mode d'être de la littérature et de la culture québécoises, moins en tant que littérature ou culture nationales, qu'en tant que contemporaines : sur un fond de catastrophe et d'étrangeté, d'éclatement et de burlesque, mais aussi dans la mesure où l'imaginaire traversant ces figures élabore une véritable «écologie du réel», configure ce «territoire imaginaire» dont ont parlé Michel Morin et Claude Bertrand» (p. 10). D'où cette notion incongrue de littérature «post-qubécoise», ce qui signifie non pas une négation du «québécois», mais sa mise en abîme, son épuisement, sa catastrophe créatrice» (p. 16).

Le premier essai, inédit, intitulé «Le Commencement d'une fin», expose bien les enjeux du problème. D'une part, il y a eu ce projet de «fondation», «projet national conçu comme un projet roman-



Photo: Kèro  
Pierre Nepveu

tique visant à incarner positivement dans une littérature la substance même de la collectivité, à produire selon un «faire» poétique la réalité absolue de cette culture et son unité» (p. 15). D'autre part, ce projet doit s'accomplir à une époque où «tout se termine ou s'est déjà terminé (fin de l'histoire, mort des genres, fin de la modernité, mort des idéologies, mort du marxisme, du nationalisme)» (p. 14). Questionnant ce dilemme, Nepveu est amené à approfondir les diverses contradictions inhérentes à la notion même de modernité, contradictions qui, à l'époque de la Révolution tranquille, se manifestent de façon particulièrement frappante dans l'appel à la lucidité. «La lucidité, à la Révolution tranquille», en conclut Nepveu, «fait ainsi émerger une conscience aiguë du temps : foi dans le progrès, mais aussi sentiment tragique de ce creux, de cette éternité du mal québécois empêchant le progrès» (p. 18).

Mais l'inévitable négativité de la lucidité n'est pas la seule manifestation des contradictions qui marquent cette période. Dans quelques essais subséquents, Nepveu examine la réception très différente réservée aux œuvres de Saint-Denys Garneau et d'Alain Grandbois par les écrivains de la Révolution tranquille. Garneau incarnerait «une modernité de

l'inachèvement, de l'inadéquation, de la discordance» (p. 25), alors que Grandbois serait valorisé pour son enrichissement de la tradition québécoise, son «pouvoir d'envoûtement [...] qui est d'abord celui d'une rhétorique d'origine romantique» (p. 64). On comprendrait alors l'intérêt que l'auteur apporte à l'œuvre de Garneau dans sa propre vision «écologique» et deux essais semblent en effet avoir pour but de remettre justement en valeur le poète de l'échec.

La comparaison des techniques poétiques, comme des présupposés esthétiques et idéologiques, de Garneau et de Grandbois débouche sur un autre grand débat marquant de la période, débat qui opposait la poésie à la prose dans la double quête contradictoire de la nation et de la modernité. Cette fois-ci c'est l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu et plus précisément la lutte entre les frères Beauchemin, Abel, romancier, et Steven, poète, qui permettent à Nepveu de relier cette problématique à son propre point de départ. Si «la poésie se donne comme transcendance absolue» (p. 131), c'est néanmoins «le roman qui rate la poésie mais qui dans ce ratage même, dans son désir effréné de tout avaler et de tout sublimer, assumera par excellence cette souffrance-jouissance de l'inachèvement, et l'exhibera pour ainsi dire triomphalement» (p. 136).

D'une façon ou d'une autre, chacun des essais de l'ouvrage contribue à l'approfondissement de l'hypothèse de départ, Nepveu passant ainsi en revue la plupart des grands refrains des années soixante et soixante-dix. Par exemple, les métaphores de l'exil qui parcourent les écrits littéraires et critiques de cette époque seraient interprétées comme un moyen de «détermine[r] le lieu imaginaire de la littérature québécoise et le champ de son écriture» (p. 53). Rejetant la dichotomie simple «avant 1960 : l'aliénation, l'absence; après 1960, le pays, l'enracinement» (p. 53), le discours sur l'exil permet de définir une «pratique paradoxale : création et destruction, habitation et expérience des limites, affirmation et négation, simultanément, du sens de l'histoire» (p. 53).